

Illustration de couverture : Jean-Claude GÖTTING

Roman publié sur www.bookelis.com

ISBN 979-10-359-8932-3

© Cécile CANDIAGO, 2023

www.editions-michelieres.fr

Tous droits de reproduction, d'adaptation et de traduction, intégrale ou partielle, réservés pour tous pays.

L'auteur est seul propriétaire des droits et responsable du contenu de cet ouvrage.

D'OÙ JE VIENS

Cécile CANDIAGO

D'où je viens

Roman

ÉDITIONS [SECRÈTES] DES MICHELIÈRES

*A mes trois kiwis,
mes piliers parfaits.*

CHAPITRE 1

Ça commence un jeudi de mars, juste avant la pluie. Je viens de franchir à la hâte le porche de mon immeuble, et dans un instant le bruissement du vent dans les arbres se doublera d'une violente averse. Des gouttes énormes frapperont la porte en chêne, une rigole se formera sur le sol pavé, coulera sous le seuil, alimentant comme chaque fois une grosse flaque ronde, pile devant l'entrée. Madame Donadieu sortira de chez elle en pantoufles pour prendre une photo qu'elle présentera à la prochaine assemblée générale en se plaignant qu'il y a trop de locataires, qu'ils n'entretiennent rien, que personne – non, absolument personne – ne se soucie de nettoyer la grille d'évacuation et qu'il n'est pas étonnant, dans ces conditions, que les feuilles s'accumulent et bouchent tout. Quinze jours plus tard, elle adressera à tous les habitants de la montée un message leur rappelant les règles de la copropriété.

Dans le hall la rangée de boîtes aux lettres vernies n'est plus alignée depuis longtemps, et la mienne ne ferme pas. J'attrape mon courrier et y jette un œil en attendant l'ascenseur : aujourd'hui le grand professeur-chamane M'Diba ne me propose pas son aide pour retrouver l'amour, le travail, la santé, le plaisir et la richesse. L'agence immobilière Legrand cherche des biens à vendre dans notre quartier et la paroisse a déposé son magazine mensuel. N'échappe à la poubelle qu'une enveloppe beige portant le logo d'un office notarial. Je la décachette en pénétrant dans la

minuscule cabine. La porte est lourde et grince chaque jour davantage. J'appuie sur le bouton du quatrième et j'entame ma lecture avec curiosité.

Le 7 mars 2022,

Madame,

Je suis au regret de vous informer du décès de monsieur François Le Guen, à l'âge de 80 ans, le 12 février 2022 à l'hôpital de Montpellier.

Je suis le notaire chargé de l'organisation de sa succession, et le défunt m'a confié un courrier à vous remettre en mains propres. Il a également rédigé à votre bénéfice un testament olographe, déposé à mon office le 4 mars 2012.

Ne disposant que de vos coordonnées postales, je vous invite à contacter mon secrétariat au numéro indiqué en en-tête de ce courrier pour fixer un rendez-vous.

Dans l'attente, je vous adresse, Madame, mes sincères condoléances.

Maître François Dubuisson

Je m'étonne, m'interroge, retourne la feuille, relis le texte, mais je ne comprends pas. Le notaire est installé à Dijon, son nom ne me dit rien, celui du défunt encore moins, et je n'ai aucune attache à Montpellier. Je vérifie l'enveloppe, c'est bien mon nom. Comment croire à une erreur de destinataire ? Quand on s'appelle Pierre Dupont, je suppose qu'on peut recevoir du courrier par mégarde. Mais moi ?

Moi, je m'appelle Athénaïs Martel de l'Orme.

Il n'y a pas de mégarde possible.

CHAPITRE 2

Le jour de ma naissance, mon père n'avait pas pu quitter l'hôtel qu'il dirigeait, accaparé par sa plus grosse réservation depuis une décennie. Une délégation belge avait réservé tout l'établissement pour un séminaire d'une semaine, il était débordé. Ma mère, elle, n'avait pas eu le choix : elle se trouvait bien là. Après un accouchement qualifié de rapide par les sage-femmes, elle annonça que je me prénommerais Athénaïs. L'infirmière avait froncé les sourcils, avancé le menton et demandé « Pardon ? ». Maman confirma sans ciller. « Elle s'appellera Athénaïs. Comme Athénaïs Michelet, la romancière. » Mon père aurait préféré Sophie mais il n'avait pas eu voix au chapitre.

Maman a toujours adoré son prénom : Olivia. En 1947, l'année de sa naissance, on ne dénombre qu'une dizaine de fillettes ainsi baptisées. Son originalité, elle la cultive. La mienne, je n'y tiens pas. Mes proches m'appellent Tina. Ça sonne comme un nom de guerrière, ou de légende. Plus le temps passe et moins ce surnom me ressemble. Quoique. À bien y regarder, la guerrière abattue a fini par se relever.

Mes clients (et le reste du monde) m'appellent simplement madame Martel. Notre famille ne possède plus de terre dans l'Orme depuis des siècles, et un seul nom me suffit. Parfois la particule est utile, elle impressionne au barreau, elle m'ouvre des portes. La plupart du temps elle m'incommode, contrairement à l'effet euphorisant que mon frère Vincent disait ressentir lors de

l'appel, à chaque nouvelle rentrée. Nous nous sommes perdus de vue depuis son accident il y a dix ans, et j'ai peu de souvenirs de moments passés ensemble lorsque nous étions enfants. À vrai dire notre foyer n'a jamais ressemblé à une famille, aucune routine ne nous rassemblait. Pas de repas en commun le soir, nous dînions Vincent et moi sur une petite table dans les cuisines de l'hôtel. Pas d'escapades ou de loisirs ensemble les week-ends, jours d'affluence pour l'établissement. Pas d'histoire pour s'endormir, papa se couchait tôt, et maman sortait seule pour assister à des galas auxquels nous n'étions pas conviés.

Pour mon père, fonder une famille n'était pas une simple option. C'était ce que l'époque attendait de lui, il s'y conformait. Maman, en revanche, n'aurait ressenti aucun vide si elle avait pu échapper à ses deux grossesses. Être mère ne l'intéressait pas. Longtemps j'ai cru qu'un autre enfant que moi aurait pu obtenir son attention. Un enfant plus fantasque peut-être, ou plus talentueux. À quarante-cinq ans passés, je sais maintenant que nul héritier n'aurait pu la contenter : elle n'en voulait pas.

L'essentiel de mon enfance s'est déroulé dans les couloirs de l'hôtel. Nous occupions un petit appartement au rez-de-chaussée, donnant directement sur le hall d'entrée. J'ai fait mes premières siestes dans un couffin placé juste derrière la porte, tout près de la réception où maman avait repris ses fonctions sans attendre. Non que le métier de standardiste – secrétaire – comptable – hôtesse l'enchantait à ce point, mais il fallait bien s'y remettre. Et puis, avait-elle le choix ?

Petite, j'avais pris mes quartiers dans les cuisines, auprès de Marcello. Je m'y cachais pour observer les allées et venues du chef, son coup de main pour tailler les oignons, son œil attentif pour finaliser le dressage, le brillant de ses souliers cirés. Je

connaissais chaque commis de l'équipe, et j'avais parmi eux à peu près tous les droits. Je m'endormais parfois, blottie dans la chaleur des fours et enveloppée par un brouhaha qui m'apaisait.

Maman sortait deux ou trois fois par semaine. Nous la regardions se préparer, se farder, sélectionner soigneusement une robe et des escarpins puis quitter l'hôtel en laissant derrière elle un sillage de parfum. Elle se rendait au théâtre, au cinéma, à tous les vernissages de la place bordelaise, ou bien elle rejoignait dans un café ses amis artistes. Plus tard il y eut aussi les réunions du MLF. Elle choisissait alors un costume différent, jean, bottes à franges, sac en cuir. Je ne me rappelle pas quand elle a commencé à s'absenter autant. Sans doute quand elle a jugé que j'étais assez grande pour ne plus être mise au lit. Je n'ai aucun souvenir d'avoir joué au parc avec ma mère, ou d'avoir lu des livres avec elle, ou d'avoir révisé mes leçons en sa compagnie, mais son baiser du soir est resté dans ma mémoire comme un instant magique, le moment de grâce quotidien pendant lequel maman enfin nous regardait, Vincent et moi. Lorsqu'elle sortait, nous perdions notre baiser.

Ces soirées étaient recouvertes d'un voile de pudeur qu'aucun de nous deux n'osait soulever de crainte d'être rabroué. Une fois, j'avais bravé ma peur, profitant du calme du petit-déjeuner pour tenter ma chance. Je devais avoir sept ou huit ans.

« Tu étais au théâtre hier soir maman ?

— Non.

Après une courte pause, sans doute embarrassée par mon regard interrogateur, elle compléta.

— J'étais à la galerie Saint-Louis.

— Ah... c'est quoi ?

Cette fois le silence dura un peu plus longtemps. Elle inspira lentement, tourna la tête vers moi.

— Écoute Athénaïs, je n'ai pas à te rendre de comptes, je fais ce que je veux. C'est bien compris ?

C'était bien compris, la discussion était close.

Il y eut peu d'épisodes de cet ordre. Vincent et moi avions très vite saisi que, dans notre relation à notre mère, c'était elle qui donnait le ton. Ou qui ne donnait rien si ce n'était pas son jour. Mon père nous voulait propres et polis, discrets dans l'hôtel pour ne pas importuner la clientèle, assidus en classe pour avoir un bon métier plus tard, c'était tout. Il se rendait disponible pour nous quand il le fallait, c'est-à-dire quand Marcello n'avait pas su nous aider. Ma mère, elle, voulait la paix. Ni plus ni moins. Nous, ses enfants, ne l'intéressions pas. Elle ne comprenait pas pourquoi nous nous intéressions à elle. Moins elle nous répondait, plus elle nous intriguait. Plus elle nous intriguait, plus les questions nous brûlaient les lèvres. Plus nous insistions, plus elle résistait. C'était peine perdue. Parfois une brèche s'ouvrait, pendant deux ou trois jours maman devenait accessible, douce, rieuse. Elle offrait des câlins dont nous nous gavions, avides, à la fois stupéfaits et heureux de ce changement, craintifs et anxieux aussi, anticipant à raison que cette parenthèse ne durerait pas.

Ma créativité d'enfant comblait ses secrets. J'imaginais des bals, des soirées fastueuses, des grosses dames dans des toilettes raffinées : fuchsia, bleu ciel, bleu nuit, vert émeraude, tout l'arc-en-ciel y passait. Je visualisais ma mère montant les marches du théâtre sur un tapis rouge, resplendissante au milieu de dandys soignés et cultivés. J'avais en tête cette image d'un homme galant, jeune, élégant dans son costume trois-pièces, avec un haut-de-forme et une canne. Je le dupliquais à l'infini. Maman en croisait certainement des centaines dans ces soirées sélectives auxquelles elle participait.

Parfois, lorsqu'elle sortait, nous profitions avec papa d'une parenthèse tous les trois : lui, Vincent et moi. S'il y avait peu de clients, il lui arrivait de nous installer à une table du restaurant et il nous faisait servir comme des habitués. Cela nous amusait. Nous consultions le menu et choissions un plat, singeant les

grandes personnes, concentrés pour tenir à deux doigts notre verre à pied rempli de sirop de menthe. D'autres fois nous mangions rapidement puis nous nous retrouvions dans la bibliothèque où papa nous lisait des histoires. Sur les quatre fauteuils crapauds, en bois foncé et velours rouge sombre, les clous dorés me paraissaient du plus grand luxe.

Adolescente, j'ai déplacé le centre névralgique de mes activités au cinquième étage. Le couloir y desservait quatre chambres de bonne décrépies, et j'avais obtenu sans mal l'autorisation d'investir l'une d'elles. Mes parents n'avaient de toute façon pas les moyens de rénover cette zone inutilisée depuis trop longtemps. De cette période, il me reste surtout des souvenirs littéraires. Je me noyais dans des océans de lecture, pour le plus grand plaisir de mon professeur de français, et malgré les railleries de mon frère qui me prédisait un avenir de vieille fille si je ne sortais pas de ma tanière. Les livres étaient mes trésors, plus précieux que des rubis. Je les choisissais dans la bibliothèque de l'hôtel, classique mais fournie. Je les traitais avec délicatesse, les ouvrais sans faire de pli sur la tranche et refusais d'y laisser la moindre trace de mon passage. J'accumulais dans d'épais cahiers lignés que papa avait récupérés Dieu-sait-où les citations qui me plaisaient, les mots qui m'emportaient, et des listes sans fin de romans à découvrir.

Lors de la première soirée lycéenne à laquelle je fus invitée, je passai deux heures à déambuler dans l'appartement immense de la famille qui nous accueillait, avant de partir sur la pointe des pieds pour retrouver Manon Lescaut et Anna Karénine. Trop timide pour engager la discussion, je n'approchai personne. Je saisisais de loin des bribes de conversations. Ici on évoquait un tube à la radio, là on commentait la chemise du prof d'anglais, et eux récitaient avec fierté les résultats de Roland-Garros. 6-4, 6-3, 4-6, 6-4. *Tu es sûr ? 6-4 au premier set ? Oui oui, sûr. Ah bon. Au*

bout du compte, ils ne parlaient de rien. Les questions posées n'obtenaient pas de réponses, comme si personne ne les entendait. On pouvait lancer un sujet et quitter le groupe formé au milieu de la discussion, la phrase entamée restait en suspens dans l'air avant de disparaître, et tout le monde s'en accommodait très bien. Pour ma part je percevais qu'il me fallait autre chose mais j'ignorais quoi. Je compris bien plus tard que cette attitude distanciée qui me rendait si exigeante, froide, rabat-joie aux yeux de mon entourage, était en réalité nourrie par un immense besoin de lien, d'affection, de complicité, un besoin de qualité et de densité dans les relations, contre-pied inconscient au vide abyssal de mes échanges avec ma mère.

A quatorze ans, maman a considéré que j'étais enfin prête pour l'accompagner dans ses sorties, même si je n'en eus jamais le goût. Je n'aimais ni ses mondanités ni le malaise que je ressentais en la voyant virevolter d'homme en homme dans des salles d'exposition bondées. J'aurais préféré la voir s'attarder au bras de papa. Je me sentais gourde dans mes robes de bal, inintéressante au milieu de ces gens de si bonne compagnie. Mon frère ne vint jamais avec nous.

À cette époque, je pouvais encore m'ouvrir de tout cela à mon père lors de nos rares soirées en tête à tête. Il tâchait de décrypter pour moi les codes que je ne déchiffrais pas, mais maman restait inaccessible. Vers la fin du lycée – peut-être en mai, j'ai le souvenir d'une belle journée – alors que je rentrais déjeuner à l'hôtel, elle m'avait lancé un « Ça va ? » indifférent, auquel j'avais décidé de répondre avec sincérité.

« Non, pas trop... Je me sens toujours un peu seule... avais-je lâché dans un haussement d'épaules.

Sa voix froide et cassante avait fusé à travers la réception.

— Il vaut mieux être seule que mal accompagnée, tu le comprendras bien assez tôt.

J'étais restée interdite, abasourdie par la distance entre nous, par cette capacité sans cesse renouvelée à ne pas nous comprendre. Je disais solitude, elle répondait couple, je rêvais d'amitié, elle brûlait de liberté. S'était-elle un jour demandé ce qui m'animait, moi, sa fille ? Je présumai longtemps qu'elle était indifférente. Je devine maintenant qu'il y avait certainement en elle une peur viscérale d'être emportée par des émotions qu'elle ne contrôlait pas, et la croyance infantile qu'en niant mes douleurs, elles disparaîtraient. Il suffisait que je me fasse le cuir, et son rôle de mère était de m'y aider, de ne surtout, surtout, surtout pas se laisser attendrir.

Pour s'attendrir, il y avait La Boissière. La Boissière, c'était comme un paradis, mais en mieux. Et en plus près aussi, pas loin d'Angoulême, à une encablure de la Charente qui paraissait juste derrière la ferme voisine. Doux, moelleux, accueillant, joyeux, ouvert, libre, serein. Mon père avait passé là sa jeunesse, avant que ses parents mettent la propriété en location et s'installent à Bordeaux. Notre grand-mère Madie, veuve depuis une dizaine d'années, avait réinvesti la maison à la naissance de son premier petit-fils. L'histoire familiale raconte qu'elle s'était montrée catégorique : Bordeaux ne convenait pas aux enfants, la Boissière devait reprendre du service, il n'y avait rien à discuter.

Chaque week-end elle prenait tout ou partie de ses quatre petits-enfants sous le bras et elle nous emmenait. Une heure et demie dans un sens le samedi, une heure et demie dans l'autre sens le dimanche, serrés dans une 305 grise, plus attendue que le plus féérique des carrosses. Là-bas nous vivions dans un autre monde. Il y avait des livres bien sûr, dans toutes les chambres, la nature juste là, sous la main, des batailles d'eau, des batailles de boules de neige, des batailles de polochons avec les cousins, des batailles aux cartes, des tartes aux pommes, le long banc en bois dans la cuisine, et les histoires qu'elle nous racontait dans le

jardin. Nous les écoutions en arrachant machinalement des brins d'herbe qui parfois nous entaillaient les doigts. Nous passions la plupart de notre temps sous le grand saule pleureur. On ne réduisait ses branches que d'un côté, pour accéder aux deux balançoires jumelles. L'autre côté accueillait les cachettes, les draps suspendus aux branches basses en guise de tipi, les secrets racontés à tout le monde. Mais une seule personne à la fois, parce qu'un secret, c'est quand même un secret.

Et puis enfin, et surtout devrais-je dire, à la Boissière, il y avait Madie, dont la principale qualité était d'être l'antithèse de ma mère en tout. Autrement dit, ma bouée de sauvetage.

CHAPITRE 3

Ce matin je reçois Paul Lanvin, directeur général dévoué d'une PME devenue grande. Un AVC l'a arrêté net il y a deux mois. On se croirait dans ce film avec Fabrice Luchini : voilà un homme très prisé, à la carrière brillante, mis totalement hors-jeu par le conseil d'administration en à peine dix jours. Il m'a consultée pour organiser sa défense face à son employeur. Son épouse l'accompagne. Elle semble fatiguée, les yeux plus tirés que la dernière fois. Monsieur Lanvin ne dit rien. Il s'assied sans même me saluer, le regard absent. La jeune femme se tient les deux mains, scrutant le plancher. Je la vois hésiter. Elle bafouille.

« Je... Il... c'est difficile...

Elle s'interrompt, inspire bruyamment et reprend.

— Il ne va pas bien. Il ne se souvenait plus de vous, il ne voulait pas venir, on n'a rien apporté, je... je ne sais pas si c'est la peine qu'on reste...

Ses jolis yeux verts s'accrochent à moi désormais. Je lui adresse un sourire d'apaisement. J'aimerais qu'elle y lise mon soutien. Lors de notre dernier rendez-vous je lui ai demandé de m'apporter l'ensemble des documents en sa possession : contrat d'embauche, feuilles de salaire, bulletin d'hospitalisation, courriers de l'entreprise... Ses mains vides ne m'inquiètent pas.

— Mon travail est de vous aider, et c'est ce que je vais faire. Il faudra du temps à votre mari pour guérir et retrouver sa vivacité, mais vous et moi pouvons quand même le protéger et faire

avancer les choses au plan judiciaire. Je peux venir chez vous pour qu'on trie les papiers ensemble si vous voulez.

Elle hésite.

— Mais... oui, pourquoi pas... après tout...

Ils repartent sans bruit.

Depuis le deuxième étage je les vois traverser la rue et s'engouffrer dans un coupé noir, elle trop droite, trop apprêtée, carapacée pour tenir bon, et lui si fragile, courbé, perdu.

Je ferme les yeux et tends le visage vers la fenêtre pour capter les rayons de soleil. Je dois me rappeler mon rôle et les limites de mon métier. Je peux aider mes clients, mais pas les sauver d'eux-mêmes, de leur expérience, de leurs épreuves. Hier déjà, un rendez-vous difficile. Une jeune femme harcelée qui a tenté de mettre fin à ses jours. Elle est dans le coma, ses parents attaquent l'entreprise. Leur récit est édifiant, mais les preuves inexistantes. Comment expliquer à ce couple en détresse que leur enfant est bel et bien victime, mais que leurs chances d'obtenir une condamnation sont infimes ? Ils vont réfléchir. Il leur faudra choisir leurs combats et économiser leur énergie s'ils veulent pouvoir aider leur fille.

Il me reste assez de lucidité pour me regarder me débattre avec ma compassion, ma peine, mon impuissance... Je reconnais les signaux désormais. Quand la digue des émotions devient difficile à tenir, c'est qu'il est temps de s'accorder des vacances. Emmener Giulia quelque part peut-être ?

La sonnerie de mon téléphone me tire de mes pensées. Numéro inconnu. Je décroche. C'est l'office notarial qui me rappelle. L'échange est bref, nous fixons le rendez-vous dans dix jours, je n'arrive pas à soutirer la moindre information à la secrétaire.

L'après-midi démarre avec de bonnes nouvelles et cela me fait grand bien. Depuis vingt ans que j'exerce dans ce cabinet, j'ai appris à me réjouir de mes victoires et de celles de mes associés, Marc et Benoît.

J'avais d'emblée identifié que le dossier d'Emma Pinson serait facile à gagner. Malheureusement assez courant, le cas était typique : une jeune femme précaire, embauchée à temps partiel dans une grande surface discount, premier poste, pas d'expérience, un enfant à charge, des heures supplémentaires non rémunérées, des congés imprenables – ce n'est jamais le moment, et d'ailleurs on ne sait pas s'il reste des jours à poser –, et un chantage au chômage insoutenable. Emma avait été patiente et parfaite. Elle avait cherché un autre travail, avait titillé son patron à coups de SMS jusqu'à ce qu'il finisse par se compromettre, avait noté consciencieusement toutes ses heures, et avait appelé les prud'hommes pour obtenir une assistance juridique.

L'assistance juridique, c'est moi. Et le conseil des prud'hommes vient de lui donner raison. Je souris sans interruption depuis cinq bonnes minutes. Il y aura paiement des heures supplémentaires, des congés non pris, du préavis, et des dommages et intérêts. Je m'y attendais mais je goûte la nouvelle. Permettre à chacun de protéger ses droits, c'est le cœur de ma vocation. Quand en plus la cause est belle, c'est encore mieux.

Les permanences aux prud'hommes m'apportent ça : côtoyer des gens simples et venir en aide aux plus démunis me rend heureuse. C'est un cliché aussi banal que réel. Je n'ai pas peur de leurs difficultés ni de leur malheur, contrairement à Vincent qui s'est installé au trente-deuxième étage d'une tour de New York bien loin du sol, bien loin des mendiants, bien loin des pauvres, bien loin du peuple. Souvent les litiges se révèlent plus complexes que celui d'Emma : en général il y a peu d'éléments tangibles, le contexte est rarement tout noir ou tout blanc, mes clients n'ont pas toujours un parcours irréprochable qui facilite la prise de

décision des juges. Je prends le temps de comprendre, de chercher les causes et les processus, j'envisage les angles d'attaque possible, les outils juridiques mobilisables. Et quand mon client obtient justice, comme aujourd'hui, je savoure.

La nouvelle me donne envie de rire et de chanter. J'attrape mon téléphone, confirme à mes amies Maria et Eve que je les attends pour boire un verre à la maison ce soir, et me replonge dans mes dossiers, encore un peu troublée par l'appel du notaire de ce matin.

CHAPITRE 4

L'université fut pour moi – sans surprise ni originalité – un formidable lieu d'émancipation. J'avais évolué jusque-là entre une mère qui ne me voulait pas, un père qui ne relevait pas grand-chose au-delà de ses livres de comptes, un frère aîné qui oscillait entre malice et indifférence, et un chef cuisinier adorable qui continuait de m'appeler *tesoro* alors que je le dépassais de dix centimètres. Bac et félicitations en poche, j'ai découvert à la faculté de droit un univers entier. Une petite équipe se forma assez rapidement, nous passions beaucoup de temps à discuter, à rire, à commenter la politique ou les plats du restaurant universitaire. J'avais pour la première fois le sentiment d'être bien là, utile, au contact du monde. Le droit me plaisait pour de bon.

En troisième année, sans raison évidente, j'avais choisi de suivre un module complémentaire d'histoire de l'art. Alors que l'été approchait, un jour que je traînais en fin de cours, l'enseignant s'était avancé vers moi et m'avait abordée en inclinant la tête : « Mademoiselle, puis-je vous demander des nouvelles de votre mère ? ». Passée la surprise, j'avais compris que maman avait étudié l'histoire de l'art et qu'elle avait été non seulement l'élève de monsieur Bencalar trente ans plus tôt, mais aussi son assistante pendant trois mois, pour l'organisation d'une exposition au sein de la faculté. Je visualisais ma mère face à notre professeur, et je le visualisais lui, transmettant sa passion à une vingtaine d'étudiants en pattes d'éph, racontant la vie des

artistes, pas toujours si fantasque, la fabrication et le choix des couleurs, les astuces des peintres et leurs plaisanteries, les messages cachés dans les tableaux, parfois les drames. C'était déroutant : à vingt-et-un ans, je ne savais même pas que ma mère était allée à l'université. Après avoir fait bonne figure devant notre professeur, je m'effondrai littéralement une fois passée la porte du petit amphithéâtre. Je repris connaissance au milieu du couloir, sous les yeux de mon amie Claire, pâle comme un linge, et de trois étudiants inquiets qui se demandaient quoi faire. Je mis ça sur le compte de la chaleur de ce début de juin, et n'évoquai le sujet ni avec maman ni avec papa, ni avec mes amis ni avec personne. Je venais de prendre conscience de l'ampleur de mon ignorance quant à l'histoire de ma mère. L'idée qu'elle ait cloisonné à ce point son existence était insupportable.

Je décidai ce jour-là de tracer ma route. Furieuse d'avoir été tenue à l'écart de la vie de mes parents – c'est ainsi que j'avais ressenti la découverte du passé universitaire de maman – je décidai d'ériger moi aussi quelques barrières autour de moi, de prendre mes distances avec elle et de me contenter du minimum attendu d'une fille envers sa mère. J'envisageai alors sérieusement l'idée de quitter la maison. Pour ça, il me fallait un logement, et donc un revenu.

Trouver mon premier emploi fut bien plus facile que prévu. La supérette du quartier proposait une multitude de petites annonces pour des boulots mal payés, je n'avais qu'à faire mon choix. J'optai pour une mission dans une maison de retraite à trois rues de l'hôtel. Je m'y rendais deux fois par semaine, en fin d'après-midi. J'aidais pour servir les repas et ramasser les plateaux, laver les sols et plier le linge. Je restais la nuit pour assurer une permanence avec l'infirmière de garde. Rétrospectivement, il me paraît bien audacieux d'avoir confié cette astreinte à une jeune femme aussi inexpérimentée que moi. Je n'avais même pas été initiée aux premiers secours, tout juste m'avait-on prodigué les

recommandations d'usage : ne pas donner de médicaments aux résidents, surveiller les fausses routes, ne pas répondre à leur agressivité, etc. Par chance je n'ai pas beaucoup été appelée lors de ces gardes. Ce n'était pas bien payé, mais mon salaire me permit de louer, avec la garantie offerte par papa, une petite chambre de bonne meublée.

Je m'installai chez moi avec un sentiment incroyable de libération. *Chez moi*. Je répétais ces mots avec délectation : *chez moi, chez moi, chez moi*. Avant je rentrais à *l'hôtel*. Maintenant, je rentrais *chez moi*. La différence était énorme. Je disposais d'un petit lit ancien, d'un matelas trop dur et d'un chauffe-eau capricieux, mais cette chambre fut mon royaume. J'y apportai mes livres, mes vêtements, des plantes, une casserole en inox que Marcelo avait choisie pour moi parmi celles de l'office, et qu'il m'avait donnée en cachette la veille de mon départ. Nous avions ri tous les deux à l'idée de voler mes parents. Un forfait bien modeste, mais dont la symbolique résonne encore aujourd'hui. À cette période mon frère vivait déjà à Paris. Nous ne nous appelions jamais, mais je sentais malgré la distance le soutien muet qu'il me portait. C'était bien avant le drame. Avant que notre complicité se fracasse contre le parapet de la Nationale 10. Avant la dégringolade. Avant de toucher le fond.

Mon père n'avait pas vraiment compris ma volonté de déménager. *À quoi bon aller s'installer à cinq cents mètres de l'hôtel, alors qu'ici tu es logée, nourrie et blanchie ?* Il m'avait proposé de faire des travaux dans ma chambre, ou d'en choisir une autre, ou qu'on en discute, et avait émis tout un tas de réserves qui manifestaient avant tout son inquiétude. Il ne sentait pas prêt pour ce statut de père-qui-n'a-plus-d'enfants-à-la-maison. Ou bien était-ce le tête-à-tête avec maman qui l'inquiétait ? Elle en revanche m'avait presque mise à porte. *Voilà une excellente idée ! Je suis fière de toi ma Tina, quelle belle décision !* Dans un dernier élan maternel, elle m'avait

accompagnée jusqu'à la zone artisanale de Mérignac, j'avais besoin d'une cafetière et je rêvais d'un fauteuil moelleux qu'elle m'offrit avec une joie non dissimulée.

C'est à la même période que je fis la connaissance d'Alexandre et, par ricochet, de Frigyes Karinthy. En 1929 cet écrivain hongrois avait émis l'hypothèse que chaque personne était à six poignées de main de tous les autres humains sur Terre. Autrement dit, il suffisait de cinq intermédiaires pour être mis en relation avec n'importe qui. Ce qui n'était qu'une supposition un peu hasardeuse fut confirmé par les analystes de Microsoft presque un siècle plus tard. Le 16 mai 1998, Alexandre et moi en avons fait l'heureuse expérience.

Cinq intermédiaires nous avaient permis de nous trouver. Nous avons souvent ri en visualisant cette chaîne qui nous avait conduits à nous rencontrer. Alexandre était invité au mariage de son cousin, Christophe Jubert (premier intermédiaire), qui avait choisi comme traiteur la petite entreprise familiale de Jean Durepos (deuxième intermédiaire). Un mois auparavant, le départ inopiné de sa femme avait laissé Jean Durepos quelque peu désorienté, et il avait peiné à garder le cap de ses commandes. Six jours avant la première noce de la saison, il avait réalisé avec affolement qu'il n'avait pas recruté l'équipe de service, et il s'était précipité dans les trois boulangeries les plus proches pour y déposer une annonce plus que synthétique. *Traiteur Jean Durepos cherche serveurs/serveuses pour mariages. URGENT.*

C'est la gérante de la boulangerie Sainte-Anne (troisième intermédiaire) qui avait montré l'annonce à Emma Ledrac (quatrième intermédiaire), étudiante dépensière qui multipliait les petits boulots et faisait des remplacements à l'hôtel. J'ignore pourquoi Emma Ledrac avait parlé du traiteur à ma mère

(cinquième intermédiaire), mais maman m'avait téléphoné un soir. *Emma va faire des extras chez un traiteur, elle dit que ça paye bien, tu devrais l'appeler pour voir s'il a une place pour toi.*

Trois jours plus tard j'étais embauchée pour servir des toasts et du champagne à la famille d'Alexandre. Christophe, Jean Durepos, la boulangère, Emma, ma mère. Quelque part au milieu de cette trajectoire nous donnions aussi un rôle à l'ex-femme de Jean Durepos, qui avait permis par son départ que je décroche cet emploi. Nous aurions voulu les mettre tous sur une seule photo. Nous avions imaginé les inviter à notre crémaillère, puis à notre mariage. Mais nous ne vivions plus dans la région au moment de la crémaillère, et de mariage il n'y en eut jamais. Toutes ces coïncidences qui nous avaient conduits à nous croiser nous apparaissaient alors comme un signe de la providence. Tant d'aléas pour une idylle si jolie, cela devait être écrit quelque part, forcément. Ce n'est que bien plus tard que je pris conscience de la place du hasard – du simple hasard – dans nos vies.

Nous avions aussi l'habitude de dire que c'est surtout lui qui m'avait rencontrée ce jour-là. Moi, trop absorbée par les petits fours, les flûtes, le plateau à équilibrer et le sourire à tenir, je n'avais rien remarqué, ni lui ni aucun autre. Mais Alexandre m'avait repérée, il m'avait observée, suivie même un peu. Et puis, alors que j'allais partir, il m'avait rejointe dans les cuisines et m'avait invitée à dîner. Je n'avais rien compris.

« Quoi ? Vous n'avez pas assez mangé ?

J'étais confuse, il avait ri, j'avais rougi face à son regard immense. Il avait répété sa question en souriant.

— Est-ce que je peux vous inviter à dîner... un autre jour ?

J'avais balbutié, essayé de construire des phrases sensées, ma bouche résistait, alors je m'étais finalement contenté d'un « Oui, OK » hésitant.